

La bonté même

Chantale Gingras

Numéro 146, septembre 2015

Le secret

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78877ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gingras, C. (2015). La bonté même. *Moebius*, (146), 53–55.

CHANTALE GINGRAS

La bonté même

Elle se dit qu'il était la bonté même.

Il se tenait là, dans le petit matin blême, le nez légèrement en l'air, buvant les gouttes de soleil qui se glissaient jusqu'à lui à travers les nuages. Il faisait un peu frais, aussi gardait-il ses mains au fond de ses poches, les jointures repliées, comme l'aurait fait un gamin. Il attendait l'auto-bus sans en avoir l'air. On l'aurait dit sorti de son lit juste pour venir assister au lever du soleil, juste pour venir boire les premières goulées d'air de ce matin de mai pas encore souillé par les voitures, leurs odeurs, leurs bruits.

Elle était arrêtée à un feu rouge, juste en face de l'abribus. Pendant près de deux minutes, elle a épié le vieil homme sans qu'il le sache, étonnée par l'impression de grande paix qu'il dégageait. Le voir là, si calme, alors qu'elle était encore dans un de ses matins si agités, alors que tout l'énervait – son café trop fort, sa Dodge trop bruyante, sa vie trop prévisible – l'a saisie. Il l'a changée.

Il se tenait les épaules voûtées, non parce qu'il était triste ou fatigué ou vieux, mais parce que, semblait-il, il voulait humer l'herbe fraîche de plus près. Il paraissait vouloir prendre conscience de chaque caillou sous ses pieds, puis il relevait la tête pour boire encore un peu de ce soleil trop pâle, sans goût. Il avait l'air bien, paisible, en communion avec le lieu. Elle ne pouvait détacher ses yeux de cet homme si heureux de se trouver là, à une intersection laide, encadrée par des stations-service et une bâtisse à vendre. Voir dans cet homme tant de sérénité et de contentement dans un environnement si quelconque, si dénué de beauté, de chaleur, la remua. Cet homme savait des choses qu'elle ignorait. Il savait profiter de la vie. Il savait boire l'Instant. Il savait Être, tout simplement.

Il était habillé dans des tons neutres qui faisaient de lui comme une ombre. Il portait ces vêtements un peu trop grands et mous qu'ont souvent les hommes âgés devenus maigres. Sa chemise était repassée, ses pantalons avaient sur la cuisse ce pli bien droit auquel tiennent les hommes fiers. Le tout était visiblement usé mais résolument propre. Cet homme portait sa vie sur lui.

Pendant près de deux minutes, elle a fixé cet homme, croisé son destin. Sa vie s'est soudain mise à ralentir. Elle a commencé par regarder avec lui le soleil qui tentait de percer l'horizon, elle a vu les petits cailloux gris sur le bord de la chaussée, elle a senti le vent léger qui faisait bruire les feuilles des arbustes tout autour et qui venait soulever presque imperceptiblement les vêtements du vieillard. Elle a enfin senti l'arôme du café qui emplissait sa voiture. Durant ces deux minutes, elle a retrouvé le temps. Elle a cessé d'être ailleurs qu'en elle-même. Ses sens se sont réveillés. Son cœur s'est mis à battre au diapason de cette image de pur calme, celle d'un homme simple et bon, qui se tenait là dans l'instant, et qui savait savourer l'offrande de ce matin de début d'été.

Elle s'est surprise à imaginer la voix de cet homme, douce et grave, un peu rauque : celle d'un fumeur repent, qui s'était mis à fumer pour tromper l'ennui, pour se donner une contenance. Elle s'est imaginé sa vie, ses déplacements, son appartement d'homme seul, ses repas simples d'homme seul, son quotidien d'homme veuf qui avait fini par vivre sereinement, ayant réussi à apprivoiser ce que la vie lui avait octroyé, ce qu'elle lui avait pris. Elle se mit à envier le bonheur tranquille de cet homme qui avait compris quelque chose qui lui était encore étranger. Elle finit par croire qu'il avait été placé là sur sa route, précisément ce matin, pour qu'elle se mette à repenser sa vie, qu'elle devienne autre, qu'elle devienne mieux. Heureuse. Bonne. Comme lui.

Quand le feu a viré au vert, elle a lentement fait avancer sa voiture. C'était un jour neuf. Le début de quelque chose, elle le sentait. Quelque chose comme le premier jour du reste de sa vie.

Il se tenait tout près de l'abribus, les mains dans les poches, le nez levé vers le semblant de soleil qui peinait à percer les nuages. Il souriait. D'un sourire doux, contenté. L'air était bon. Il était un peu en avance sur son horaire : il goûterait pleinement ce beau matin de mai. Pour la première fois depuis des années lui revenait soudain le goût de fumer. Il était tôt, très tôt, et s'il n'avait pas été seul, il aurait certainement quêté une cigarette autour de lui. Il l'aurait savourée lentement en attendant l'autobus, il aurait suivi des yeux la fumée qui serait allée explorer ce matin paisible.

Il fixait le sol, satisfait, plongé dans ses pensées. Il tenait ses mains au fond de ses poches, à la recherche de l'impossible cigarette. Il aurait tellement aimé fumer. Pour célébrer, un peu. Les yeux toujours baissés, il se mit à fixer les tuyaux d'échappement des voitures et a eu cette pensée idiote, une fraction de seconde : c'est de la fumée de tabac, là. Respire, mon vieux.

Il était bien, résolument bien. Confortablement anonyme dans ce matin blême, mais parfait. Il attendait, simplement.

Il n'avait eu aucun regard pour l'appartement qu'il venait de quitter, à deux pas de là. Il ne s'était même pas donné la peine de mémoriser l'adresse. Inutile. Lui si sensible, si extraordinairement sensible, s'il avait tendu un peu l'oreille, il aurait peut-être entendu les râles de sa victime, le cou ouvert comme une fleur trop rouge, le nez à jamais levé vers le ciel. Mais le vrombissement de cette Dodge, en ligne, là, à l'intersection, emplissait son oreille.